

**Mathieu, François. *Les cloches d'église du Québec*. Québec : Les éditions du Septentrion, 2010. Pp. 212. Illustrations, bibliographie, table des matières**

Carole Charbonneau

Volume 39, numéro 2, spring 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1003467ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1003467ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Charbonneau, C. (2011). Compte rendu de [Mathieu, François. *Les cloches d'église du Québec*. Québec : Les éditions du Septentrion, 2010. Pp. 212. Illustrations, bibliographie, table des matières]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 39(2), 66–67. <https://doi.org/10.7202/1003467ar>

dans son prologue. Les assises politiques et territoriales de l'Union sont essentiellement en milieu urbain (bien qu'il y ait eu un certain élargissement du membership de l'UMQ ces dernières années) pendant que le monde des municipalités rurales et des municipalités régionales se reconnaissent plutôt dans la FQM. Aussi des municipalités urbaines parmi les plus importantes ont parfois boudé l'UMQ—comme ce fut le cas des banlieues regroupées sous l'Union des municipalités de banlieue de Montréal (UMBM) dans les années 1990 et, depuis 2004, de la Ville de Montréal.

Une autre déception concerne les défauts de la présentation. En premier lieu, l'essai est écrit dans une langue souvent indigeste avec une volonté trop manifeste de faire de l'effet de style, ce qui se traduit souvent par des phrases trop longues et mal construites. Un peu plus de simplicité aurait fait bon effet et une révision linguistique aurait été de mise. D'autant que les coquilles et les fautes sont assez nombreuses. Au premier abord, l'abondance des illustrations séduit. Toutefois, il faut déplorer qu'à l'exception des photos de dirigeants de l'UMQ ou de personnalités politiques québécoises et municipales, ces photos ne sont pas véritablement reliées au texte. Elles décorent plus qu'elles n'ajoutent au propos. Par ailleurs, les légendes et attributions des photos (pages 158–159) sont incomplètes et plusieurs fois erronées. Finalement, un peu de cartographie n'aurait certainement pas fait de tort.

Jean-Pierre Collin  
Centre Urbanisation Culture Société de l'INRS (Montréal)

---

**Mathieu, François. *Les cloches d'église du Québec*. Québec : Les éditions du Septentrion, 2010. Pp. 212. Illustrations, bibliographie, table des matières.**

Après deux baccalauréats spécialisés (philosophie et arts plastiques) obtenus à l'Université Laval, François Mathieu, mieux connu pour ses œuvres visuelles, complète une maîtrise en études québécoises à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Son livre *Les cloches d'église du Québec* constitue son mémoire de maîtrise. Premier ouvrage complet portant sur la campanologie québécoise, le sujet faisait appel à une recherche exhaustive pour laquelle la littérature spécifique demeure quasi-inexistante. Défi de taille pour l'auteur qui a dû glaner ses renseignements auprès d'informateurs et diverses sources autres que livresques.

L'ouvrage ayant fait l'objet d'un article en première page du journal *Le Devoir*, c'est avec grand enthousiasme que je me suis lancée dans sa lecture. Le texte se subdivise en quatre chapitres, précédés d'un avant-propos et d'une courte introduction. Au premier chapitre, l'auteur met la table en faisant une historiographie intéressante de la campanologie tant européenne que québécoise, des fondateurs itinérants de la Nouvelle-France aux grandes entreprises de France, d'Angleterre et d'ailleurs. Ainsi, l'auteur nous fait connaître le savoir-faire derrière l'objet. Intitulé *Les cloches d'église : des objets signifiants*, le deuxième chapitre poursuit sa quête de patrimoine immatériel campanaire par le biais d'anecdotes qui tiennent autant de l'histoire québécoise que de la légende. Il est bien réel que la cloche de l'église donnait l'alerte lorsqu'un feu se déclarait au village, tout comme il est peu probable que les cloches des missions, pour lesquelles le Père Labrosse avait œuvré,

aient tinté lors de son décès, et ce, sans sonneurs! Puis, Mathieu s'attaque au côté matériel en décrivant les différents styles de cloches, leurs mécanismes de sonneries et leurs attributs sonores. Par ailleurs, le chapitre 3 est consacré au patrimoine campanaire québécois. Bien que l'auteur mentionne la plus vieille cloche en terre québécoise (1666), soit la cloche de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, celle de la paroisse Saint-François-Xavier de Batiscan (1770), ainsi que la cloche (vers 1859) conservée par les Sœurs du Bon-Pasteur œuvrant à Rivière-du-Loup, dorénavant mise en valeur dans un parc de cette ville, l'auteur a omis de mentionner l'existence d'une doyenne importante, soit la cloche de la deuxième chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours datant de 1771. Cette cloche fêlée, réduite au silence, trône dorénavant au sommet de la chapelle aérienne du Musée Marguerite-Bourgeoys rue Saint-Paul dans le Vieux-Montréal. Bien sûr un chercheur ne peut inclure toutes ses trouvailles. Malgré tout, j'étais surprise de cette omission étant donné que les récits de Marguerite Bourgeoys sont mentionnés à deux reprises dans le texte. Cette dernière fut la première à mentionner la fonte d'une cloche en Nouvelle-France, cloche destinée à la chapelle qu'elle avait fait ériger (travaux terminés en 1678), détruite par le feu en 1768 et reconstruite en 1771. Il allait de soi qu'une cloche de la nouvelle construction survivait en quelque part, les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame étant très attachées à leur sainte fondatrice et à l'histoire de leur communauté. Quant au chapitre 4, il se penche sur les modes de mise en valeur. Finalement, la conclusion ne tient que sur une mince page et demie. De fait, Mathieu inclut une conclusion plus exhaustive à la fin de chacun des chapitres.

Abondamment illustré, l'ouvrage, bien qu'étant le fruit d'un mémoire de maîtrise, se lit facilement. Encore que Mathieu mentionne dès le chapitre 1, à la page 35 que « [cette] recherche porte davantage sur les biens matériels que sur la liturgie [...] », la principale lacune de ce livre se situe au niveau du manque de connaissances de l'auteur en ce qui a trait aux us et coutumes de l'Église catholique québécoise. En effet, quoique que très concerné en ce qui a trait à la sauvegarde des églises et surtout des cloches de notre belle province, l'auteur n'a malheureusement pas orienté ses recherches vers le monde ecclésiastique. D'entrée de jeu, dès les premières lignes de l'avant-propos, l'auteur mentionne que son parrain avait mis le prix pour que les cloches résonnent lors de son baptême. Il poursuit en écrivant « Je ne sais pas si cette attention est courante pour les baptêmes, mais ça l'est pour les funérailles ». Or, au Québec, même de nos jours, les cloches sonnent lors de toutes les cérémonies sacramentelles. De plus, il a toujours été d'usage au Québec que le parrain paie pour faire sonner les cloches lors du baptême : plus ce dernier desserrait les cordes de sa bourse, plus les cloches sonnaient longtemps. Avec la venue des baptêmes communautaires, cette coutume tend à disparaître. Toutefois, les cloches sonnent toujours après la célébration. Même constat au chapitre 2 où l'auteur escamote l'explication du silence des cloches du Jeudi Saint jusqu'à la vigile de Pâques; le récit tire du merveilleux mais le pourquoi du silence des cloches manque à l'appel.

Sans être dépourvu d'intérêt, l'ouvrage présente quelques hiatus. Par exemple, plusieurs affirmations ne sont pas supportées par des références scientifiques (Wikipedia n'est pas une source fiable scientifiquement) ou n'ont carrément pas de références. De plus, lors d'enquêtes orales, les dires de l'informateur doivent être confrontés (une réplique

de la direction de l'Oratoire Saint-Joseph aux affirmations de Monsieur Claude Aubin, actuel carillonneur titulaire de l'Oratoire, aurait été de mise).

En conclusion, François Mathieu aura eu le courage de se lancer sur des chemins inexploités et son livre nous fait découvrir une nouvelle facette d'un patrimoine religieux en péril. En effet, on médiatise abondamment la sauvegarde et surtout la perte des églises, des couvents, voire des orgues. Merci Monsieur Mathieu de sonner l'alarme (sans jeu de mots!) en ce qui a trait à la sauvegarde des cloches.

Carole Charbonneau  
Université du Québec à Montréal

---

**Augustin, Jean-Pierre (sous la direction de). *Villes québécoises et renouvellement urbain depuis la Révolution tranquille*. Pessac, France: Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2010. Pp 272.**

La recherche urbaine se centre généralement sur l'étude des grandes villes, négligeant du coup de s'intéresser aux villes plus petites qui, bien que moins diversifiées et cosmopolites, offrent des exemples de dynamiques sociales et économiques particulières et dignes d'intérêt. Dans ce contexte, cet ouvrage sur les villes du Québec annonce plus qu'il ne livre. On y parle beaucoup de Montréal—et des chercheurs qui se sont penchés sur ses évolutions—, mais peu d'autres villes de taille moyenne.

L'ouvrage s'ouvre par un texte de Jean-Pierre Augustin, un observateur attentif de la scène urbaine québécoise. Digne héritier des géographes français qui ont étudié le Canada, l'auteur fait un bon tour d'horizon des grandes lignes de la recherche urbaine au Québec. Il dresse la cartographie des espaces urbains les plus importants et fait porter son attention sur les études urbaines montréalaises. L'École de Chicago a exercé sur celles-ci une influence importante, bien que selon Augustin elle se soit graduellement affaiblie, peut-être pour permettre l'émergence d'une École de Montréal en recherche urbaine. Cette question audacieuse est tout de même prématurée. Laissons aux futures générations de chercheurs le soin de trouver une cohérence d'École dans la grande variété de travaux sur la région de Montréal. Si cette recherche urbaine a, en grande partie, été produite par des auteurs d'institutions francophones, il ne faudrait pas passer sous silence la contribution des universités anglophones, qui, comme l'Université McGill, ont contribué à la compréhension de la diversité culturelle de Montréal et de ses dynamiques économiques et politiques.

La première partie du collectif se penche sur les villes comme laboratoire économique et comme objet de gouvernance. François Hulbert, qui a beaucoup connu et étudié Québec, fait une comparaison entre les villes de la province et celles de la France. Il s'attache à montrer les nombreuses réformes qui ont touché les deux ensembles urbains, pointant ici des convergences, comme la tendance à faire naître des entités de gouvernance supramunicipales, et là des voies divergentes qui font voir le caractère universel limité des dynamiques urbaines, toujours insérées dans des ensembles sociaux et spatiaux particuliers.

Le développement local et les organisations qui en font la promotion sont décrits dans deux articles plus empiriques sur l'économie

montréalaise malmenée par la désindustrialisation. Plusieurs mouvements communautaires sont nés pour soutenir le développement local, bien que leur autonomie politique ne soit pas toujours assurée. En effet, les actions communautaires et locales demeurent très dépendantes des actions et des programmes des pouvoirs publics, municipaux et provinciaux.

La deuxième partie de l'ouvrage, à l'enseigne du cosmopolitisme, conduit le lecteur vers d'autres questions, plus identitaires, d'une part, et plus pointues, d'autre part, sur l'avenir de la coexistence ou de la cohabitation de la diversité culturelle à Montréal. Les débats publics récents sur la diversité culturelle ont été plus étroitement confinés à la comparaison, pour ne pas dire l'opposition, entre multiculturalisme et interculturalisme, à laquelle les auteurs n'échappent pas. Les articles qui abordent le cosmopolitisme cherchent à élargir les termes du débat social et politique. Annick Germain et Laurence Liégeois ont bien raison de se demander si Montréal est un laboratoire cosmopolitique et de montrer les mérites et les limites du cosmopolitisme en action. Si la sécurité est souvent invoquée et risquée, comme les grands projets d'aménagement tel le Quartier des spectacles sur lequel les auteures se penchent, de diviser plutôt que d'unir, d'autres actions pourraient, comme la création des espaces verts et les transports en commun, devenir rassembleuses.

L'aménagement urbain occupe une large place dans l'ouvrage, la troisième partie lui étant entièrement consacrée. On s'éloigne aussi de Montréal. Québec offre un exemple de revitalisation urbaine de longue haleine. Simard et Mercier dressent un bilan critique de trente ans d'urbanisme dans cette ville. Ils collent d'assez près à l'évolution des schémas et des plans qui ont marqué les actions urbanistiques à Québec. Dommage que cet article soit trop court : on ne peut pas faire en quelques pages un bilan de trente ans qui soit fidèle aux décisions d'aménagement et en même temps rendre compte des dynamiques sociales, économiques et politiques à l'œuvre.

La réflexion sur l'aménagement au Québec sur la longue durée est poursuivie par Douay, Lewis et Trépanier. Les auteurs focalisent leur analyse sur les structures, les lois, les plans et schémas, bref sur les aspects juridiques et administratifs de l'aménagement urbain. Il manque cependant des éléments fondamentaux à leur approche, à savoir une analyse sociologique fine de l'aménagement comme processus qui met en scène des acteurs variés, des conceptions et des enjeux différents, souvent contradictoires, ainsi que des arbitrages politiques difficiles. Peu de décisions en aménagement et en urbanisme vont de soi, la documentation officielle masquant les tensions qui y ont menées.

L'épilogue est réservé à Daniel Latouche, fin observateur et analyste de la modernisation du Québec. Le texte, parfois plus érudit qu'analytique, place en contexte historique plus large la recherche urbaine au Québec. Si les débuts de la recherche urbaine ont voulu comprendre le vaste processus (accélération serait plus juste) d'urbanisation de l'après-guerre, les thèmes de recherche sont assez variés. Dans l'histoire de la recherche urbaine, Latouche rééquilibre les contributions de l'«École de Laval», qui ne s'est pas uniquement intéressée au sort des régions. Il faudrait toutefois faire observer à l'auteur que la tradition de recherche et d'intervention dans la ville de Québec ne se limite pas à la protection et à la restauration du patrimoine urbain. Latouche y va de quelques